

# RESPLANDY

## Du même auteur

La Part animale

*roman*

Gallimard, 1994

et « Folio » n° 4643

Le Rêve de Marie

*poésie*

Le Temps qu'il fait, 1995

Clémence

*poésie*

Le Temps qu'il fait, 1999

Le Nocher

*roman*

Fayard, 2000

Les Terres froides

*récit*

Fayard, 2000

Peau noire, peau blanche

*illustrations de Mireille Vautier*

Gallimard Jeunesse, 2000

et « L'heure des histoires » n° 9

La Femme Dieu

*roman*

Fayard, 2001

Chair

*roman*

Fayard, 2002

Le Papelet

*roman*

Fayard, 2004

La Papesse Jeanne

(La Femme Dieu, Chair, Le Papelet)

*reprise en un volume*

Fayard, 2005

et Le Livre de Poche n° 30843

Le Porteur d'ombre

*roman*

Fayard, 2005

et Le Livre de Poche n° 31186

*YVES BICHET*

# RESPLANDY

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-102225-4

© ÉDITIONS DU SEUIL, AOÛT 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

Extrait de la publication

J'ai connu Resplandy devant l'allée du bout du monde. L'hiver commençait à peine. De courtes averses se succédaient sur la ville. Le ciel de janvier était gris, changeant, métallique. Un camion pizza était garé à l'angle de l'avenue Gambetta et de la rue des Mûriers. Il venait d'ouvrir son volet, je voyais de la fumée blanche sortir du toit de la cabine et ça me serrait le cœur. Un fanion en tôle battait derrière la cheminée, avec « PIZZA » inscrit dessus. Le A était effacé. La bannière couinait. On lisait « PIZZ... » et ça faisait vaguement penser à une tapette à mouches. J'ai baissé les yeux, examiné de près l'auréole de café sur ma tablette en marbre. J'ai regardé la fumée dehors qui s'enroulait autour du petit drapeau puis je me suis pris la tête entre les mains.

Passé le camion pizza, y a pas grand-chose à voir sur le trottoir. Des rambardes d'escalier, des murs en pierre limitant trois ou quatre hectares de terre arable, des allées impeccables où on avance nez au sol... Une heure et demie d'attente avant de récupérer son dû derrière la rangée d'arbres centenaires, en catimini, par une porte de service. Mon dû, en l'occurrence, en ce matin de janvier, c'est papa... Il reste trente-cinq minutes à tirer, j'inspecte

ma tasse vide et l'auréole de café sans savoir si la faim reviendra un jour, ou le sommeil, ou même l'envie de rigoler. Le bistrot sent le graillon mais il fait bon à l'intérieur. Je regarde les platanes, les voitures qui klaxonnent, le camion pizza, les tables des parieurs en fond de salle qui épluchent *Paris-Turf*, le barman.

Une femme sirote un demi sur la banquette d'à côté. Elle n'est plus très jeune et semble aussi paumée que moi. Elle avale une gorgée de bière, consulte sa montre, se lève, soupire, se rassied, avale une autre gorgée de bière. Elle a des cheveux relevés en chignon, un front large, des oreilles sans lobe. Ça surprend, ces cartilages roses qui ont l'air de pousser à même le chignon. Elle devine que je la regarde, bascule la tête en arrière et me sourit assez loyalement. En réalité, c'est au chat qu'elle sourit, je m'en rends compte avec une seconde de retard, un gros matou qui se prélassait à côté de moi sur la banquette. Je me détourne, attrape ma sacoche de professeur d'arts plastiques, l'ouvre, repousse la tasse vide et la soucoupe.

Mardi, onze heures trente, bar-tabac de l'avenue. Mon père n'est plus là. La femme inconnue penche la tête en arrière. Agathe vient de partir avec les deux enfants rejoindre le reste de la famille rue Stephenson. Moi, j'attends papa au fond du bistrot, appuyé au radiateur, buvant des cafés qui me filent des palpitations, observant les joueurs fébriles, presque uniquement des hommes en train de déguster leur pastis et de gribouiller sur des coins de journaux. J'écoute des étudiants discourir à voix haute sur le réchauffement climatique et la politique du gouvernement. La femme, à côté d'eux, ne dit pas grand-chose. Je la regarde. Elle a des pattes-d'oie au coin des yeux. Ce

doit être une enseignante elle aussi. Soupir. Je me décide à déplier mon porte-documents. Ça fait dix jours que je ne l'ai pas ouvert mais, étant donné les circonstances, je m'en fiche... J'ai besoin de diversion. Je commence par trier le haut du cartable, deux projets d'affiches pour le collège, les journaux du week-end, ma pile de dessins à corriger, la lettre de condoléances du principal... Je mets de côté tout ce bazar et vais droit à l'essentiel, la grande chemise cartonnée avec, à l'intérieur, mon futur succès planétaire, la maquette de l'album jeunesse dont j'ai déjà dessiné les premières planches et trouvé le titre irrésistible: *Ginette-Apocalypse*.

Ferveur... Je rejoins Grisou et mes personnages de bande dessinée.

Grisou, c'est la fille de Ginette-Apocalypse. Elle a neuf ans, les yeux bleus, les cheveux anthracite, les ongles peints en rose, un énorme grain de beauté sur l'épaule droite, elle a toujours faim, elle est forte en sport et elle pue des pieds... Grisou se débrouille très bien en cheval également, en robotique et en garçons. Elle n'a peur de rien. Sa mère Ginette, par contre, a peur de tout. Ginette fronce les narines comme un lapin, elle se gave de médecines douces et commente sans fin la décrépitude du monde. C'est une angoissée de première, ma Ginette-Apocalypse, une anxieuse professionnelle. Elle déteste les orages, les Chinois, la planète qui se désagrège, les musulmans entassés dans les banlieues, les chômeurs qui se droguent, les SDF, le climat dérégulé, les hommes politiques et même, parfois, ses souvenirs d'enfance. D'ailleurs, elle n'en a pas trop, de souvenirs d'enfance. Elle ronfle la nuit et, le jour, elle récure son trois-pièces... Elle nettoie, elle se calfeutre.

Parfois elle tombe à genoux devant sa fenêtre et se met à prier en regardant le monde pulluler autour d'elle. Elle répète à voix basse sa maxime qui la remplit d'effroi : « Le monde est fichu, méfions-nous, calfeutrons-nous... »

Ginette fait reluire sa cuisine et répète sa devise. Elle s'agite, brique sans relâche son plan de travail. Je la dessine. Je croque la frimousse de ma petite Grisou juste au-dessus, derrière la porte... J'en suis là, à crayonner sans penser à la suite, à gribouiller mon début d'album à côté d'étudiants qui pérorent. J'ai la tête penchée en avant, je tue le temps comme je peux en attendant que mon père soit réduit en poudre. C'est l'hiver. Mon père est mort et je ne sais plus que faire. J'ai mal partout, je dessine, je voudrais vivre des choses simples, bâiller, mordre dans une pomme, un citron vert, serrer ma mère dans mes bras, dévaler l'escalier de la Goutte-d'Or... Je ne fais rien, j'attends. « Le monde est fichu, méfions-nous, calfeutrons-nous. » De temps à autre, je lève le nez et observe ma voisine.

Papa ne fera plus jamais de vélo le dimanche. La matinée est très douce. Je regarde ma voisine qui discute avec ses étudiants. Je reviens à mon album et me dis que Ginette, exaspérée par la vie de banlieue, pourrait décider de quitter la région parisienne et aller habiter à la campagne. Les moustiques remplaceraient la pollution. La grippe, la dengue ou l'influenza supplanteraient les SDF et les Arabes. Grisou ferait du cheval avec un cantonnier camarguais et en tomberait amoureuse. Ou alors un éleveur de taurillons... Ou un employé de l'Équipement. C'est bien... Jeune, musclé, timide. Je note « cantonnier » sur mon carnet de dessin et, la seconde d'après,



je grimace. Papa était timide aussi. Il souriait à tort et à travers, comme tous les timides. Le sourire de papa est en train de fondre. Son corps se dissout, ses organes se réduisent en poudre, son beau regard explose dans la fournaise. Et pendant ce temps, au bistrot, la température est presque parfaite... Encore vingt minutes à attendre. J'agite les jambes sous la table, fais valser mon stylo. À côté de moi, en jupe, un boléro sur les épaules, un nœud de soie dans les cheveux, la femme aux oreilles sans lobe repousse soudain sa chaise. Elle finit d'un coup son bock de bière puis regarde l'assemblée avec un sourire franc et loyal, très poignant. Le matou ronronne contre ma cuisse. On fait silence à la table d'à côté. La femme se lève. Deux fossettes percent ses joues. Elle pousse un soupir puis se penche vers les étudiants.

– C'est pas le tout, mais j'ai maman sur le feu, moi...

Elle a dit ça d'un ton badin, désinvolte, en vérifiant l'heure à son poignet.

– Faut vraiment que j'y aille!

Les étudiants baissent la tête d'un air affligé. La femme sourit en plissant les yeux, récupère une sorte de cabas en osier, le presse sur sa poitrine, me regarde un quart de seconde à peine et sort à grandes enjambées. Je jette un coup d'œil à l'horloge du bistrot. Midi vingt. Je me lève derrière elle. Pas de monnaie. Je dégote une coupure de cinquante euros dans la poche intérieure de mon blouson, appelle le patron, lui tends mon billet de banque et lui dis de se dépêcher. Il hoche la tête. C'est pas mon genre de suivre les filles, je n'ai jamais emboîté le pas à quiconque dans la rue mais là... Le patron me sourit, inutile de se perdre en explications. Il désigne la porte d'entrée

avec un clin d'œil complice. Sympa... Je file dehors. Je reviendrai payer plus tard.

Les trottoirs luisent. Il ne pleut presque plus et les premiers rayons de soleil lèchent les façades. On dirait que le vent va se lever. La fille aux oreilles sans lobe longe le mur en pierre et pénètre dans l'enceinte par le jardinet Champlain. Cent mètres plus loin, après un bosquet de hêtres, elle prend à droite et s'enfile dans l'allée du bout du monde – on l'appelle comme ça, c'est une sorte de raccourci qui tourne entre les rochers et aboutit directement en haut, derrière les poubelles et les bacs à fleurs. Je la suis. Elle s'approche du bâtiment principal, lit l'écriteau en vitesse et va sonner.

Je recule, contourne un banc en béton, me cache entre les arbres. Je n'ai pas le temps d'ouvrir mon carnet ni même d'allumer une cigarette. Elle ressort quelques secondes plus tard, son panier sous le bras, un peu pâlotte, regardant à droite et à gauche. Elle serre le col de son manteau puis reprend le trottoir et descend à bonne allure. Sitôt passé le jardinet, elle replonge dans la circulation et se met à siffloter. Je la vois marcher en balançant son cabas. Elle quitte l'allée du bout du monde. Maintenant c'est mon tour... J'émerge de la haie en essayant de repenser à ma Ginette-Apocalypse qui fronce les narines comme un lapin. Après la grippe porcine et l'éleveur de taurillons camarguais, il faudra quelque chose de plus radical, un événement totalement imprévu et dévastateur... L'amour, par exemple... Ma grosse Ginette-Apocalypse pourrait incarner la nouvelle amoureuse des temps modernes... Je songe au cantonnier qui mène Grisou

galoper dans les salins du Midi... Le gars, mine de rien, pourrait succomber graduellement aux charmes impénétrables de la belle Ginette. L'histoire basculerait du côté de la tragi-comédie. La mère qui pue des pieds en tomberait malade de jalousie, et la mère de terreur... Je griffonne à nouveau « DDE » dans mon carnet. La femme au chignon est sur le point de disparaître avec son panier dans l'avenue Gambetta. Je sors de ma haie d'arbres, m'approche de la porte, dépasse l'écriteau sans le lire.

Une musique céleste m'accueille à l'entrée. Ça sent le patchouli, l'encens, la cire d'abeille, je ne sais pas trop. À tant faire, j'aimerais mieux que ça pue... Je m'avance vers un homme de couleur plutôt trapu, préposé à la restitution des corps, qui s'incline cérémonieusement puis me désigne un lutrin avec une chaise en bois et un registre. L'urne attend juste à côté. L'employé ébauche une sorte de sourire contrit puis recule de quelques mètres. La musique monte d'un ton. Je balaie la pièce des yeux à la recherche des haut-parleurs. Rien... Je ne vois que l'urne, le lutrin et le croque-mort dans son coin qui commence à se curer les ongles. J'ouvre le registre pour vérifier le nom de mon père et là, d'un coup, au moment de signer, je songe à cette femme qui vient de tourner dans l'avenue Gambetta. Je m'appuie à la chaise et, sans penser à mal, reviens une page en arrière. Je laisse papa un instant. Je remonte au défunt précédent. Une page, seulement une page... Soupir. Le client d'avant était une cliente avec un drôle de nom : « M. Resplandy, sexe féminin »... Je me penche pour déchiffrer la signature de la fille au bas du document... Resplandy aussi. Même nom, mais pas d'initiale cette fois, pas d'adresse. Je retourne à ma

page, signe au bon emplacement puis récupère papa sur le présentoir. Comme je n'ai rien prévu pour l'emballer, le black préposé à la restitution ouvre le tiroir de son bureau et me tend un sac en plastique bleu.

Le camion est encore là mais le tuyau en alu ne crachote plus grand-chose. Les affaires ne marchent pas si bien. Je pose mon sac contre le garde-boue. Le pizzaiolo me fait un sourire complice puis baisse les yeux sur mon sac et fronce les sourcils. Il désigne sa tablette d'un geste autoritaire. Je remonte papa à bonne hauteur, contre la pile de cartons à pizza. Je commande une Royale avec beaucoup de fromage et de piment. Le type sourit de nouveau, se frotte les mains, ouvre la porte du four et en extirpe à la minute une pizza royale cuite à point, découpée, dorée, avec du fromage fondant, des champignons de Paris et des petits bouts d'épaule entortillés à la mozzarella.

– La dame vient juste de partir... Elle avait commandé une Royale mais, finalement, elle a préféré une Bianca... Vous arrivez pile !

Une Bianca, c'est de la pâte sans rien dessus, un truc minable, pas de tomate, pas d'olives ni de condiments, rien, juste du gros sel... Le bonhomme m'explique qu'en Italie ça fait le régal des petites gens mais je l'écoute d'une oreille... Il me tend son emballage décoré d'un pizzaiolo à moustaches. Je paie, récupère mon sac en plastique bleu, traverse l'avenue, entre au bistrot et m'assieds sur la même banquette que tout à l'heure, papa entre les jambes.

## RESPLANDY

Le bar s'appelle le Saint-Amour. C'est ridicule mais c'est comme ça.

Le patron, du menton, désigne Resplandy installée trois tables plus loin. Le groupe d'étudiants a disparu. Je ne suis pas vraiment surpris de retrouver leur professeur mais j'hésite à manger ma Royale devant ce personnage en deuil qui grignote une Bianca du bout des lèvres. Drôle de femme... Elle s'est levée comme une voleuse, a fiché le camp en claironnant qu'elle avait laissé sa mère sur le feu, je lui ai emboîté le pas sans réfléchir, on s'est succédé devant le pupitre du petit préposé black, j'ai récupéré mon père et, maintenant, on se rejoint au Saint-Amour... Elle penche la tête de côté, elle a un nœud de soie dans les cheveux, elle mâche sa Bianca à petites bouchées nerveuses. Au bout de trois minutes, je la vois qui enfourne d'un coup le restant de pizza. Elle grimace. Elle semble vraiment malheureuse. Je me détourne. Le patron me regarde et je commande un demi. Je cherche son cabas des yeux. Pas de cabas.



Le patron du Saint-Amour arrive avec ma bière et, très attentionné, me propose un couteau et une fourchette pour le casse-croûte. Je secoue la tête. Dehors, le vent a définitivement chassé la pluie. J'ouvre mon porte-documents, croque une olive, avale une portion de Royale qui sent le papier mâché tout en surveillant Resplandy du coin de l'œil. Je suis bien ici finalement, avec papa mort, mon énorme pizza qui dégouline de fromage et cette femme en face de moi, bizarre, pas très belle, pas très jeune...

Le téléphone se met à sonner au moment où j'entame la deuxième part. L'appareil vibre au fond de ma poche. Je déglutis en vitesse avant de répondre. C'est Agathe, qui évidemment s'alarme. Elle parle fort. Je l'entends s'agiter au bout du fil comme si elle était en face de moi sur la banquette. Je devine sa respiration toute proche, je lui dis que j'ai bien récupéré papa mais que je me sentais un peu bizarre, alors j'ai acheté une pizza.

– Mais on t'attend pour le déjeuner, mon chéri...

Pas envie de polémiquer pour une affaire de pizza. Mon frère doit en être à son quatrième apéro, les oncles et tantes ont dû filer le plus vite possible, Agathe doit s'épuiser à

faire la conversation avec le reste de la famille. La vie reprend ses droits là-bas aussi. Les mêmes sont fatigués et veulent regarder un film. Les ventres se remettent à gargouiller. Le chat bâille. Peut-être que maman, énervée, va le déloger du fauteuil. Agathe fait un sourire embarrassé en passant devant la glace, elle se recoiffe en vitesse... Marion s'essuie les yeux. Théo se gratte l'oreille en suçant son pouce. Homme, femme, enfants, chacun se dépêtre avec ses souvenirs et chacun, à sa manière, continue de ressasser l'accident. Je chuchote à ma femme que j'arrive tout de suite, promets de me dépêcher et raccroche. Je passe la main en haut du sac plastique puis jette un coup d'œil vers Resplandy, qui rassemble les miettes de sa Bianca au sel. Je la vois griffonner sur la nappe. Elle écrit peut-être son nom, j'en sais rien, son adresse... Elle déchire le bout de papier, se lève, se rassied, rature. Finalement elle ouvre son sac à main et en sort un miroir de poche. Elle se maquille, arrange le nœud de soie sur sa tête. Je me détourne. J'entends le miroir claquer. Elle renfile son manteau et part pour de bon. Le cabas patientait sous son manteau. Elle traverse la grand-salle. Elle balance le papier dans le bac à parapluies...

Je vais payer au zinc. Le barman du Saint-Amour a une verrue sur l'index... C'est comme ça. Je lui souris aimablement puis murmure que je suis en retard. Il acquiesce mais ne se dépêche pas pour autant. Moi non plus je ne me presse pas. J'attends ma monnaie en examinant sa verrue. Je ne sais plus trop ce que je fiche là à observer une verrue en plissant les yeux. Ça siffle en tous sens derrière le percolateur. Les doigts du barman tourbillonnent dans le nuage de vapeur. À un moment il se redresse pour



empiler ses tasses et, là, je me rends compte qu'il en a une autre sur le pouce, de verrue, plus une troisième en plein front, au-dessus de la paupière droite. Je repère toujours ce genre de détails, ça sert pour les albums. Le type donne un ultime coup de chiffon à son appareil à café et ferme un robinet. La vapeur se dissipe, le sifflement faiblit. Il plie son torchon puis se rince les mains dans l'évier... Il va finir par les refilet aux clients, ses verrues, à force de plonger les doigts n'importe comment dans l'eau de vaisselle... C'est idiot comme réflexion. Il se tourne vers moi et me rend la monnaie en fronçant les sourcils. J'en suis à hésiter sur le montant du pourboire alors que le type pense manifestement à autre chose. D'un mouvement du menton, il désigne le siège où j'étais assis il y a trois minutes. Il se gratte la tête, me fixe d'un air soucieux et interrogatif. Je ne comprends pas. Il continue à désigner la table du menton... En fin de compte je lui laisse deux euros puis recule vers la sortie. Le barman pousse un soupir, contourne le zinc, me rejoint devant la porte d'entrée et m'attrape gentiment par le bras.

– Votre bagage...

Je sursaute. Le type traverse la salle du Saint-Amour l'index pointé sur mon sac plastique qui attend sous la banquette. Je rougis jusqu'aux oreilles. Mille excuses... J'avais la tête ailleurs, j'oubliais l'urne, j'oubliais complètement le principal, je rêvais de nouveau à *Ginette-Apocalypse* et aux péripéties qu'il faut empiler les unes sur les autres pour capter l'attention des enfants. Des verrues plantaires, pourquoi pas?... Une énorme verrue plantaire sous chaque pied de ma Ginette. Sauf que ce n'est pas très passionnant à dessiner, les verrues.

– Ça arrive à tout le monde.

Il me sourit, rapporte mon plastique à l'entrée. On se dévisage, il me tapote l'épaule et, subitement, je réalise qu'il sait le contenu de mon sac. Je le devine à son embarras, sa gentillesse. C'est donc comme ça... Le bistrot de l'avenue rameute les chômeurs et les turfistes du quartier mais sert aussi de refuge aux visiteurs de l'allée du bout du monde. Le Saint-Amour récupère un à un les endeuillés qui attendent sur le trottoir. Il les soigne, les bichonne, les rassure du mieux possible. Au bistrot, chacun sait ce que fabrique son voisin et pourquoi il patiente en buvant des cafés... Courtoisie, bienveillance, discrétion. Je double le pourboire, remercie le patron d'un signe de tête puis me retrouve dehors, bras ballants, mon sac-poubelle à la main.

Le ciel s'est complètement dégagé. Il fait toujours aussi doux.

Je me sens tout penaud avec le sac plastique qui me cisaille le bout des doigts. Pour un peu je le laisserais là, en plein soleil, non loin de ces gens attentionnés et compatissants. Je dévisserais le couvercle et viderais le contenu de la boîte au pied du premier platane. Je ne le fais pas à cause des grilles en fonte et des merdes de chien. J'ai envie de retourner remercier le patron, l'embrasser... J'aime cette discrète empathie pour qui bataille avec son disparu, qui patiente devant une table sans dire un mot et sans consommer. J'en oublie ma Grisou et *Ginette-Apocalypse*... Les troncs d'arbre sont nus et lisses. J'ai envie de sauter dans les flaques. J'ai envie de campagne, de prés pentus, de vaches, de vieilles baignoires en fonte les pieds dans la boue, de haies pleines

de passereaux, de fils barbelés avec des touffes de crins accrochées au sommet. J'ai envie de pleurer et de rire à la fois. Je marche jusqu'à la bouche de métro la plus proche en pensant aux bouses de vache et aux bidons de mon enfance. Je m'arrête sous un kiosque à journaux. Le chéneau goutte à l'arrière du toit, je m'appuie contre la vitrine et j'écarte les lèvres. Elle a un drôle de goût, cette eau. Elle pue... Pourtant je bois, je lape une bonne minute ce qui dégouline du toit minuscule. Puis, finalement, c'est plus fort que moi, je pleure. Il faut que je pleure. Je pleure et je retourne au Saint-Amour.

La porte s'ouvre toute seule. Je fais signe au patron et vais directement farfouiller dans le bac à parapluies, à droite de l'entrée. Le bout de nappe est resté collé à l'intérieur, plié en deux contre la paroi métallique, tout humide. Je le récupère et ressors en saluant à la cantonade. Je file m'asseoir sur un banc public et défroisse mon bout de papier. Impossible de lire. Il se délite en faisant des bourrons... Je le range dans ma poche. Il fait beau. Les rayons me chauffent la nuque.

Je me retourne.

Elle est là-bas, tout au bout, appuyée à la grille. Je saute sur mes pieds et remonte l'avenue dans sa direction. Les passants marchent autour de moi, pas rapides, sonores, furtifs, talons qui claquent, semelles raclant le goudron, landaus, poussettes. J'aimerais mieux des chèvres ou des museaux de vache tout effarés. Je repense à la campagne de mon enfance, à mon père cheminot SNCF préposé au ballast, contrôleur grandes lignes en fin de carrière. On les appelle les sangliers, les cheminots du ballast... Mon père a traversé sa vie sans esclandre, sans faire de

bruit, on ne l'entendait jamais se plaindre, on ne le remarquait pas. Même à vélo il s'appliquait à rester discret. Il l'a payée, sa discrétion... Je me rappelle ses yeux, son odeur, sa voix, mais pas du tout sa façon de marcher. Ni même sa façon de manger, de mastiquer. Comment peut-on oublier tant de gestes?... Je serre le sac-poubelle dans mes bras.

Elle est là, contre la grille du métro. Elle m'attend. Je m'approche avec mon paquet bleu dans les bras. Le sien patiente derrière son mollet, sous le panneau publicitaire. On dirait un panier à légumes, il manque juste la botte de poireaux. J'essaie de rire, lui dis qu'on est assez ridicules, tous les deux. Elle hoche la tête. Une mèche de cheveux s'échappe de son chignon. Le nœud de soie est un peu de travers, les oreilles sans lobe rougissent dans le vent, j'aperçois un bout d'épaule sous l'écharpe. J'ai toujours son papier à la main. Je le lui tends, tout chiffonné. Elle le balance dans le caniveau puis demande pourquoi je suis allé récupérer ce morceau de buvard. Je hausse les épaules sans répondre. Elle plie une jambe, pose son talon sur la grille d'aération du métro et me chuchote que c'est un poème magnifique. Elle l'a recopié sur la nappe mais n'en connaît que le début. Elle se met à réciter :

Nombreuses fois, nombre de fois  
L'homme s'endort, son corps l'éveille...  
Puis, une fois, rien qu'une fois l'homme s'endort  
et perd son corps...

## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : GROUPE CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2010. N° 102225 (XXXXX)  
IMPRIMÉ EN FRANCE

